

Taux de l'abonnement.
ÉDITION TRI-HEBDOMADAIRE
Par an, payé d'avance..... \$4.00
Par an, non payé d'avance..... 5.00
ÉDITION QUOTIDIENNE
Par an, payé d'avance..... \$6.00
Par an, non payé d'avance..... 7.00
L'édition tri-hebdomadaire du Journal paraît les MARDIS, les JEUDIS et les SAMEDIS.
Lorsqu'on veut se débarrasser, on doit en donner avis un mois avant la fin de son abonnement courant, et solder son compte, si l'on doit des arriérés, autrement l'abonnement est censé courir.
On s'abonne directement aux bureaux du Journal, ou des rues Ste. Anne et du Fort, à Québec, en face de la Place d'Armes.

LE JOURNAL DE QUÉBEC

POLITIQUE, COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE

Éditeur-proprétaire, AUGUSTIN COTÉ, à qui toutes correspondances, lettres, etc., doivent être adressées franco

TARIF DES ANNONCES.
Six lignes, première insertion..... \$0.75
Au-dessus de 6 lignes et pas plus de 10..... 1.00
Pour chaque ligne au-dessus de 10 lig. 0.10
Pour chaque insertion subséquente, par lig. 0.05
Les réclames, rapports de commandes, décès, mariages, etc., sont sujets au tarif d'annonces.
Les annonces déposées jusqu'à midi du jour de la publication paraissent le même jour.
Toute annonce envoyée sans mentionner le nombre d'insertions voulu, est publiée jusqu'à avis contraire.
Une remise libérale est accordée pour les annonces à long terme.
Il n'y sera tenu aucun compte des écrits anonymes.
Les manuscrits non insérés sont détruits.

Les recensements du Canada.

On lit dans la Minerve:

Nous venons de recevoir le quatrième volume du recensement de 1871, qui porte ce titre: C'est le complément de l'œuvre colossale entreprise et menée à bonne fin par M. le docteur Taché, député ministre de l'Agriculture à Ottawa. Ce dernier volume est peut-être le plus intéressant de cette série qui constitue un véritable monument élevé au nom canadien.
L'ouvrage suit l'ordre chronologique, et comprend d'abord les recensements faits pendant l'ère française, depuis l'établissement du Canada jusqu'à 1760. L'introduction donne un aperçu historique de la colonie française, divisée en deux fractions, la Nouvelle-France et l'Acadie, outre un résumé de l'histoire et de la dispersion du peuple acadien.
On suit que le premier établissement fait par les Européens sur la terre qui forme aujourd'hui la Confédération canadienne est celui de l'île de Saint-Jean, dans l'Acadie, près des côtes de la Nouvelle-Écosse, fondée par M. de Léry, en 1581. Cette entreprise eut pour résultat, en 1582, la première tentative de colonisation. Ce fut l'origine de l'Acadie. Port Royal fut établi en 1605. Le nombre des habitants y était de 44.
En 1608, Champlain fonda Québec, où la première colonie, formée de 23 personnes en tout, y compris le gouverneur, passa l'hiver de 1608 à 1609. Ce fut le début de la nation canadienne. En 1620, le chiffre de la population européenne de Québec n'était encore que de 60, et en 1628 de 78. En 1641, le chiffre de la Nouvelle-France tout entière n'atteignait pas 250. De 1641, nous arrivons à 1653, où le nombre des colons est de 2,300.
Le premier recensement régulier qui ait été fait en Canada, date de 1665. Il donne le résultat suivant: Population totale, 3,125 âmes; 338 familles. Québec, habitants, 457; Montréal, 635; Trois-Rivières, 543. Sur ce nombre, il y avait environ 1,040 enfants au-dessous de dix ans, et le même chiffre à peu près de personnes mariées. Dans cette statistique, ne sont pas compris les militaires des troupes royales qui se composaient de mille hommes environ.
Deux ans après, on fit un nouveau recensement, le second. La population de la Nouvelle-France était alors de 3,918. Les terres en culture formaient 11,448 arpents. En 1668, suivant un rapport mentionné aux archives de Paris, la population était de 6,282; en 1675, elle atteignit 7,832; en 1676, c'est à dire, il y a présentement deux siècles, elle était de 8,415. En 1679, nouveau recensement: population, 9,400 âmes; terres en culture, 21,900 arpents; bétail, 6,983 têtes; 144 chevaux, 719 moutons. En 1681, population, 9,667; ce qui constitue une diminution sur 1679. En 1685, population, 12,263; y compris 1,438 Indiens établis dans les villages de la colonie. En 1695, population, 13,815; nombre de maisons, 2,810; églises, 62; moutons, 43; terres en culture, 37,683 arpents; récolte du blé, 160,978 boisseaux; autres grains, 33,572; chevaux, 681; bétail, 18,209; moutons, 994; porcs, 4,147.
De 1695 nous passons à 1706, date du recensement suivant, qui évalue le nombre des habitants de la Nouvelle-France à 16,417. En 1722, il est de 25,053. En 1740, de 42,710.
A cette époque (en 1740), on évaluait la population indienne de toute l'Amérique du Nord, à 80,000, dont 16,000 guerriers. Terre-Neuve avait une population anglaise de 6,000 individus, et la Nouvelle-Écosse, de 2,500. La population française de toute la péninsule canadienne, était de 13,000, celle de l'île Royale, (Cap-Breton), de 1,000; de l'Acadie proprement dite (Nouveau-Brunswick), de l'île Saint-Jean (île du Prince-Édouard), 1,000 également. En 1671, date du premier recensement fait dans l'Acadie, la population française n'était que de 441, possédant 429 arpents de terre en culture et 1,300 têtes de bétail.
En 1754, époque du dernier recensement régulier fait avant la conquête, la population de la Nouvelle-France était de 55,000 habitants. On l'évaluait, en 1760, à 65,000. A la même époque le chiffre de la population indienne sur le territoire français (comprisant la Nouvelle-France, l'Acadie, l'Ouest, la vallée du Mississippi et la Louisiane), à 60,000 environ dont 12,000 guerriers.
Ce sont là les principales statistiques relatives à la population du pays sous la domination française.
En 1760, la population européenne de toute la Nouvelle-France ne dépassait pas 65,000. Le dernier recensement sous l'ancien régime français, avait eu lieu en 1754. Le premier sous le nouveau régime, se fit en 1763. Il ne se rapporte qu'à l'Acadie, devenue la Nouvelle-Écosse, et indique une population, pour cette partie, de 13,000 âmes, dont près de 4,000 à Halifax. Dans ce chiffre ne sont pas compris les membres des familles acadiennes revenus de l'exil ou restés dans la péninsule, ou dans la section désignée depuis sous le nom de Nouveau-Brunswick.
Deux ans plus tard, en 1765, on fit un recensement général du Canada. On trouva que la population était de 69,810 individus de race européenne, en dehors des deux villes de Québec et de Montréal, qui contenaient réunies 14,700 habitants, dont une partie d'origine anglaise, se répartissant comme suit: Québec, 8,967; Montréal, 5,733.
En 1775, on évaluait la population du Canada à 90,000 âmes. En 1784, le recensement de cette année la porte à 113,112. Le nombre des colons d'origine britannique, dans le Bas-Canada, était estimé à 15,000; celui des «loyalistes» anglais établis dans l'ouest de la province, à 10,000. En 1790, nouveau recensement: population du Canada, 161,311, dont 18,000 à Montréal et 14,000 à Québec. On voit, par ces chiffres, que c'est entre les deux recensements de 1784 et 1790, que Montréal commença à dépasser Québec, pour la population. On évaluait alors le nombre des maisons à 18,900, et les terres en culture à 1,600,000 arpents. La population avait doublé depuis la cession.
Le Haut-Canada, ou le Canada occidental, commençait à se former. Il était peuplé par les réfugiés anglais, qui avaient quitté la Nouvelle-Angleterre depuis la guerre de l'Indépendance, et qui formaient une popula-

tion de 12,000 à 15,000 individus, dispersés dans les principaux postes de la côte du lac Ontario. On sait que la province d'Ontario ne date pas de plus d'un siècle. Sa population est, cependant, aujourd'hui, supérieure de plus d'un quart à celle du Bas-Canada. En 1791, le Haut-Canada fut constitué en province séparée.
A partir de 1791, l'accroissement de la population prend un caractère marqué. En 1806, le Bas-Canada compte 550,000 habitants, et le Haut-Canada, 70,000; en 1831, le Bas-Canada présente une population de 553,134, et le Haut, de 236,702.
Quelques années après l'Union, en 1841, la population du Bas-Canada était de 697,084, et celle du Haut, de 500,000, environ. En 1848, le chiffre des deux provinces était à peu près le même, 770,000 pour le Bas-Canada et 725,879 pour le Haut. C'est entre 1848 et 1851, que le Bas-Canada fut surpassé. Nous voyons, en effet, qu'en 1852 notre population n'est que de 890,211 contre 952,000 dans la province voisine. La population des deux sections du Canada-Unité, se trouvait alors intervertie, et le Haut-Canada, qui avait approuvé d'abord la représentation égale dans le parlement uni, commença à réclamer la représentation par la population.
De là, nous arrivons à 1861, où le Haut-Canada possède une population de 1 million 396,000 âmes contre 1,115,560 dans le Bas-Canada. C'est le dernier recensement fait sous le régime de l'Union, et avant le recensement final de 1871, qui termine la série, et qui donne 1,620,851 habitants à la province d'Ontario et 1,191,516 à celle de Québec.
Pour les autres provinces, on voit que la population de la Nouvelle-Écosse était de 123,130, en 1827; de 202,575 en 1838; de 276,854 en 1851; de 310,857, en 1861; et de 387,000, en 1871. Celle du Nouveau-Brunswick était de 119,457 en 1834 et de 286,444 en 1871. Le volume des recensements contient aussi les chiffres relatifs à l'île de Terre-Neuve, bien que cette colonie ne fasse pas partie du Canada. Voici ces chiffres: Terre-Neuve, 1785, 10,344 habitants; 1806, 26,500; 1816, 52,672; 1826, 55,119; 1832, 59,280; 1836, 73,705; 1851, 101,600; 1869, 146,536.
Voici maintenant le tableau de la population indienne par provinces, d'après le dernier recensement:
Île du Prince-Édouard..... 323
Nouvelle-Écosse..... 1,666
Nouveau-Brunswick..... 1,403
Québec..... 6,988
Ontario..... 12,988
M. du Nord..... 500
Colombie..... 33,000
Terre de Rupert..... 33,500
Labrador et terres arctiques..... 22,000
102,358

lumes de tous genres édités par les premières maisons de Paris. La librairie classique, la librairie littéraire, sont représentées par les plus remarquables ouvrages parus dans ces dernières années. C'est M. Terquem qui représente cette collectivité. La maison Hachette, qui a une collection spéciale très-belle, sera bientôt prête; son installation fait pendant à celle du cercle de la librairie. La librairie religieuse est dignement représentée par la maison Mame, de Tours, qui a la spécialité des livres d'Heures. Elle a aussi dans son catalogue la Bible de Gustave Doré, Chanson de Roland, la Touraine, de l'abbé Bourassie, et la splendide collection des *Classiques français*, illustrés par Foulquier.
Des expositions particulières, faites par MM. Baudry, Bouasse, Lebel, Charpentier, Delagrave, Duheret, Clé, Dunod, Gauthier, Villars, Jouaux, Veuve Morel et Cie, Rothschild, occupent dans le salon de la librairie française une place notable. Enfin les papiers, les caractères, les encres, les clichés, bref tout ce qui concerne les arts graphiques, ont une installation particulière.
C'est là assurément qu'un aperçu superficiel, mais suffisant, cependant, pour donner une idée de la variété et de l'importance de l'Exposition française, du concours empressé qu'y ont apporté nos industries nationales, et des difficultés d'organisation. Sous ce dernier rapport la tâche a été très-laborieuse, et la responsabilité très-pesante, d'autant plus qu'elle n'était pas partagée. M. Rouleux Dugay a eu tout à faire, et malgré ce qu'il y a encore d'incomplet, il a suffi à tout.
Avenue il y avait cinq chefs de service pour l'installation française; il n'y en a qu'un ici: *Main Building*, Machines, Baux-Arts, Agriculture, Horticulture, etc., tout était dans les mêmes mains. Quand tout sera achevé, rangé, classé, et qu'on pourra juger de l'ensemble, l'œuvre entreprenante et le travail accompli se comprendront plus complètement, et justice sera rendue à qui le doit.
La fontaine de M. Baribault, qui fait le décor de l'espace compris entre le *Main Building* et Machinery Hall, sera bientôt terminée.
Les trois grandes cariatides sont en place ainsi que la vasque qu'elles supportent; on creuse le bassin, et l'eau en jaillira prochainement. En bas on construit aussi vite que possible le pavillon du gouvernement français, auquel est arrivé, il y a quelque temps, un fameux accident. Plusieurs colonnes de fer sont tombées et se sont brisées, et ont subi ou causé des avaries telles qu'il a fallu les gratter en France pour savoir si l'on avait continué, l'ordre de poursuivre les travaux est arrivé et on les poursuit. Le mal ne sera pas à être réparé.

ment apte aux arts de la paix. Malheureusement les troubles incessants qui les agitent ne sont guère favorables au développement de cette activité et de cette intelligence au profit de la civilisation et de ses productions. Le Mexique, en particulier, qui renferme tant de richesses naturelles, et qui, par sa situation géographique, a chevé sur les deux océans, est si admirablement prédestiné au commerce, donne lieu de déplore la folie des hommes, qui aiment mieux déchirer leur patrie que de la féconder. Aussi le Mexique, comme quelques Républiques de l'hémisphère méridional, ne présente-t-il que le témoignage d'une industrie embryonnaire, où la main de l'homme est encore privée des puissances auxiliaires dont la science a doté les nations de l'an cien continent et celles de l'Amérique du Nord. Il expose cependant quelques spécimens intéressants de produits naturels, de matières textiles brutes et ouvrées, de poterie, de sellette, — des armes, des figurines de terre cuite, et de gracieuses images artistement composées de plumes d'une délicatesse et d'un éclat incomparables.
Les Républiques de l'Amérique Centrale et les États-Unis de Colombie brillent par leur absence, de même que le Venezuela et l'Uruguay. Dans tous ces États l'agitation politique, le désordre des finances, l'instabilité des gouvernements et l'incertitude des idées qui en est la suite paralysent toutes relations commerciales et tout esprit d'entreprise. Quelques États cependant, tels que le Venezuela et l'Équateur, ont nommé des commissions, mais soit manque d'argent, soit incurie, soit autre chose, ces commissions n'ont jamais eu qu'une existence nominale. Quelques-uns de la Bolivie, cependant, se sont réunis pour se faire représenter en dehors de tout concours gouvernemental. L'Équateur, comme nous venons de le dire, est un des États qui avaient nommé une commission; cette commission était présidée par M. Edward Shippen, consul de cette République à New York; mais M. Shippen n'a reçu aucune communication de la Paré à ce sujet. Il est aujourd'hui le représentant à Philadelphie de la Confédération Argentine et du Chili.
Ces deux Républiques, géographiquement limitrophes, confinent également l'une à l'autre dans le *Main Building*; le Chili est très-bien organisé, grâce aux soins intelligents de son commissaire; mais l'installation de la Confédération Argentine, qui doit comprendre plusieurs articles, a dû être ajournée pour beaucoup de motifs, et par un notumment qui dispense d'énumérer les autres, c'est que les colles étaient en mer, et qu'on n'aurait pu les arriver. Le Chili, au contraire, comme nous le disions tout à l'heure, fait fort bonne figure. Il occupe un joli pavillon et quatre-vingt-dix pieds de haut, construites en sapin blanc mangé d'écorce, qui produisent un très-gracieux effet. Ces vitrines sont sur un socle, sur lequel sont des panneaux décorés de dessins où sont artistement combinées les couleurs nationales: rouge, blanc et bleu. A l'intérieur du pavillon, qui est d'un dessin original, est suspendu un immense condor qui n'a pas moins de seize pieds d'envergure; il a été tué sur l'Aconcagua, qui est le pic le plus élevé des Andes.

Seulement, au lieu d'être divisé par étages, le creux fait par l'extraction des matériaux, dont les débris s'étaient entassés au bas du rocher, formait comme l'enceinte d'un vaste vaisseau d'une cathédrale à plusieurs nefs, dont la voûte hardie reposait, à une énorme hauteur, sur des piliers, dont quelques-uns, effrités par l'humidité, menaçaient de s'écrouler.
En certains endroits, au ras du sol, ces colonnes monolithes s'appuyaient sur la terre, mûe à nu et nécessairement ébranlée par les renards, les lapins et autres habitants de cette immense caverne artificielle; en d'autres à demi-rouges par le suintement continu des eaux de la montagne, elles paraissaient prêtes à fléchir et à s'écrouler.
Dans ce vaste labyrinthe, sombre et humide, l'air était froid et lourd comme celui d'un tombeau. Le bruit des pas, assourdi par les débris visqueux qui couvraient le sol, ne réveillait dans l'air immobile qu'un écho lugubre.
Le mouvement de la lanterne, en déplaçant les grandes ombres des piliers, semblait faire mouvoir un peuple de fantômes silencieux, et d'innombrables chaînes sourdes frottaient de leurs anneaux flasques les profanateurs de ce temple de la mort.
Assurément, cette caverne immense devait donner retraite à plus d'un renard, et les petits ossements accumulés à l'ouverture de plusieurs terriers ne prouvaient abondamment; mais loin de songer à poursuivre son gibier, Guillaume, qui une terreur superstitieuse envenimait de plus en plus, ne pensait qu'à battre en retraite, et lousou, qui la légèreté de son costume, grelottait dans cette cave humide, n'insistait pas pour prolonger une partie de chasse déjà prolongée en perpétuelle.
Sultan, seul s'acharnant contre la base d'un pilier, qui lui paraissait décidé à renverser; il fallut l'en arracher de force, et après un moment consacré à la toilette du turco et au comblement du trou primitif, les deux chasseurs, épuisant leur lanterne, regagnèrent furtivement la Chesna, et de là, par le sentier, la route de Saint-Privat à Brierly.

Leurs aventures n'étaient pas encore terminées. Ils avaient dépassé le village, en cheminant à l'ombre des

encore, attendu qu'elles ont dû attendre la saison tempérée, sinon la saison chaude, pour être transportées et exposées à l'air. Mais dès à présent les trésors végétaux qui y sont réunis en font un petit paradis pour les yeux et un inépuisable sujet d'étude pour la science. Les plantes des régions tropicales en particulier s'y épanouissent dans leur ri chesse luxuriante et dans leur variété infinie. Beaucoup proviennent des serres des grands horticulteurs des États-Unis ou l'Europe; beaucoup aussi des pays tropicaux. Les orchidées, les rhododendrons, y sont réunis en collections splendides, à côté des cactus, des palmiers, et d'une multitude de plantes singulières empruntant les formes des oiseaux et des insectes. Ces exotismes de la nature seraient dignes de former une classe spéciale, par leur forme du moins, entre le règne végétal et le règne animal. Plusieurs mêmes se rapprochent de ce dernier par leurs fonctions.
Il y a des plantes carnivores, dans le calice desquelles les mouches et les scarabées, attirés par l'odeur, viennent s'engouffrer et se décomposent pour alimenter le monstre botanique qui les a pris au piège. La plus singulière de ces plantes appartient à la collection de M. Jules Lachaux, de la Havane; elle a une large palette sanguinolente qui s'allonge comme une langue charnue prolongée en entonnoir, où les insectes imprudents qui s'y posent sont saisis par des fourmis dont ils deviennent la proie, pour aller ensuite fertiliser l'autre profond où ils sont absorbés. Mais le moment n'est pas venu de s'arrêter à toutes ces merveilles et d'énumérer les curiosités qui attirent le passant, — le figuier sacré des Indes, l'eucalyptus globulus, l'arbre à ramphor, l'arbre à chocolat, l'arbre à caoutchouc, le sagou, le prunier du Japon, et mille autres produits, des pays où la rosée est faite de rayons de soleil. Horticulture Hall sera pendant toute la durée de l'exposition le lieu favori des visiteurs, et surtout des visiteurs, et celui où l'on reviendra toujours pour se repaître des longues péripéties à travers les chefs-d'œuvre de l'industrie.

Émileton Litteraire.

8 Juin 1876 — No 17.

LA GUERRE DE 1870.

L'ORPHELINE DE JAUMONT

CHAPITRE VII

LES POINTS NOIRS.

(Suite.)

Le pauvre homme avait le cerveau un peu étroit, en dehors des travaux, pour ainsi dire mécaniques, de ses fonctions, et quand il abordait les questions religieuses ou philosophiques, c'était une cascade ininterrompue de phrases creuses, ronflantes et boursoffées.
Tolérance, humanité, progrès, philanthropie, formaient pour le notaire, comme pour beaucoup de grands parleurs d'esprit faible, tout un arsenal d'arguments; il s'en servait à tort et à travers, et trouvait encore de plus habiles que lui qui l'admiraient.
C'était pourtant ce qu'on appelle vulgairement un brave homme, un de ces imbéciles à tête carrée, que Fournard avait si bien guégué, car son parti et faire mentir à son profit, sans qu'il s'en doutât, en leur brillant sous le nez quelques grains d'encens grossier.
Personne plus que le soi-disant catholique Romain, n'avait contribué à accréditer la réputation d'excellent patriote et d'homme éclairé du pasteur Fournard.
Cela se voit tous les jours, ailleurs qu'à Sainte-Marie-des-Chénies; ces gens-là sont fiers de ce qu'ils appellent leur catholicisme libéral, et qui n'est en réalité qu'une stupide indifférence.

Les journaux de Paris, qui n'arrivent qu'à deux heures du soir, à Sainte-Marie, confirment en tous points l'assertion de M. Romain.
Devant Mme Schultz, il ne fut donc question de rien.
Pendant ce temps, Guillaume et lousou, peu au courant de affaires politiques, préparant en secret leur expédition projetée.
La nuit venue, l'Alsacien, qui avait caché son fusil à deux coups dans la paille servant de lit à son ami, vint le rejoindre dans l'écurie où celui-ci dormait aussi paisiblement que si jamais rien n'avait été convenu entre lui et son complice.
Mais un Arabe ne dort jamais que d'un oeil, et quelque précaution que prit l'Alsacien, pour ne pas faire de bruit, lousou, éveillé, s'était redressé sur son lit de paille et s'était armé de sa matraque.
— Turco ! fit Guillaume, presque à voix basse.
Bonne ! répondit lousou, sur le même ton, en se levant tout à la fois.
Sans échanger une parole, ils sortirent tous les deux, l'un emportant son bâton et une longue corde, l'autre son fusil et une barre de fer.
A la porte, Sultan les attendait.
En chien qui a l'expérience des affaires, il ne se permit pas un jappement et vit seulement frotter son museau contre la jambe de son maître, comme pour lui dire: me voici, car la nuit était si sombre, qu'à peine pouvait-on distinguer la couleur blanche de la route.
Après avoir refermé soigneusement l'écurie, les trois amis suivirent la route de Jérusalem, qui est de l'autre côté du village.
La, ils quittèrent le grand chemin pour prendre un sentier qui conduisait jusqu'à la lisière du bois du Chesna, qu'ils laisseront à droite pour remonter la ligne des rochers de Jaumont.
Guillaume avait parfaitement calculé le son plan; la lune qui se levait en ce moment leur permit de distinguer le lierre, et lousou eût bientôt retrouvé la marque.
Avant de débayer le trou, l'Alsacien alluma sa petite lanterne sourde, qui leur permit de travailler avec plus de sûreté et sans bruit.

Quand la grosse pierre eût été écartée, la lanterne fut posée de manière à bien éclairer l'orifice dans lequel Sultan s'engagea résolument.
Quelques instants s'écoulèrent dans un profond silence. Lousou, sa matraque à la main, se tenait accroupi sur le trou, et à sa droite, Guillaume, son fusil armé, attendait, prêt à faire feu.
Tout-à-coup, un jappement lointain se fit entendre, suivi d'un froissement entre les pierres, et la matraque s'éleva rapidement comme un éclair.
— Muechac ! fit l'Arabe, désappointé.
— Tu l'as manqué ?
— Non, mort, mais pas chécal, la pin.
Et il jeta son gibier aux pieds du braconnier.
— Pour un lapin, ce n'était pas la peine de se déranger, grogna celui-ci. Allons nous en; là où il y a un lapin, il n'y a pas de renard.
Et, posant son fusil par terre, il se pencha sur le trou pour rappeler Sultan.
Mais, au même moment, il reçut un choc si violent dans le visage, qu'il se rejeta en arrière sur son camarade, pris à l'improviste comme lui, et qui, attendant le bras dans la direction de la plaine, s'écriait:
— Le renard, muechac ! le renard !
Guillaume avait, lui aussi, aperçu quelque chose de roux qui fuyait comme une bête; mais avant qu'il se fût relevé, la vision avait disparu.
A l'intérieur du trou, mais si loin qu'on eût dit dans les entrailles de la montagne, on entendait les jappements furieux de Sultan.
Deux lapins s'élançèrent encore du trou, suivis d'une énorme chauve souris.
— Mais c'est donc une ménagerie, que ce trou ! s'écria Guillaume, en accompagnant son exclamation d'un juron allemand que, malgré notre fidélité de narrateur, nous nous dispensons de reproduire.
Pendant ce temps, le turco se débarrassait de sa veste, de son turban et ne gardait, pour tout costume que son caleçon.
— Que diable fais-tu ? Tu veux prendre un bain ? lui demanda l'Alsacien.
— Moi, dans le trou, répondit l'Arabe; toi donner lanterne.

— Tu ne pourras pas y entrer.
— Moi passer comme je chien.
Et, en effet, se repliant comme un reptile, et se faisant précéder par le bâton noueux qu'il avait apporté et la lanterne, le fils du désert disparut en rampant.
Pendant quelques minutes, l'Alsacien entendit le frolement du corps de son compagnon sur les pierres, puis tout bruit cessa.
Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi.
Guillaume n'était pas sans inquiétude de ce silence. Il appela, outre mesure et craignant, non sans motif, un éboulement, il se pencha dans le trou, pour essayer d'apercevoir au moins la lumière; l'obscurité était complète.
Il prit alors son fusil et l'approcha jusqu'à moitié du canon, mais il ne put aller plus loin.
Il tâta dans différentes directions; le trou s'était complètement fermé derrière l'Arabe; un éboulement avait eu lieu.
L'Alsacien sentit une sueur froide lui perler au front; il cria de toutes ses forces, mais sans plus de succès.
Alors, il songea à se relever et à aller chercher du secours à la ferme de Jaumont.
Pendant qu'il faisait des efforts pour reprendre son équilibre, une main le saisit par l'épaule et le retira au dehors.
— Je suis pincé, pensa-t-il, en songeant aux gardes forestiers.
Il se trompait. La main qui s'était posée sur son épaule était celle de lousou.
Pour cette fois, il n'y avait plus à en douter, le turco était bien sorcier; Guillaume le regarda avec épouvante.
L'Arabe montrait ses dents blanches en souriant.
— Où sors-tu ? lui demanda l'Alsacien qui, pour beaucoup, eût voulu ne pas se trouver seul avec cet étrange compagnon.
— Là où la porte, répondit le turco, en se dirigeant vers le rocher, et il souleva l'épais rideau de lierre.
A son grand étonnement, Guillaume aperçut alors une ancienne entrée; que jamais il n'avait soupçonnée, et par laquelle ils pénétrèrent dans le rocher évide comme la partie nouvellement exploitée.

Seulement, au lieu d'être divisé par étages, le creux fait par l'extraction des matériaux, dont les débris s'étaient entassés au bas du rocher, formait comme l'enceinte d'un vaste vaisseau d'une cathédrale à plusieurs nefs, dont la voûte hardie reposait, à une énorme hauteur, sur des piliers, dont quelques-uns, effrités par l'humidité, menaçaient de s'écrouler.
En certains endroits, au ras du sol, ces colonnes monolithes s'appuyaient sur la terre, mûe à nu et nécessairement ébranlée par les renards, les lapins et autres habitants de cette immense caverne artificielle; en d'autres à demi-rouges par le suintement continu des eaux de la montagne, elles paraissaient prêtes à fléchir et à s'écrouler.
Dans ce vaste labyrinthe, sombre et humide, l'air était froid et lourd comme celui d'un tombeau. Le bruit des pas, assourdi par les débris visqueux qui couvraient le sol, ne réveillait dans l'air immobile qu'un écho lugubre.
Le mouvement de la lanterne, en déplaçant les grandes ombres des piliers, semblait faire mouvoir un peuple de fantômes silencieux, et d'innombrables chaînes sourdes frottaient de leurs anneaux flasques les profanateurs de ce temple de la mort.
Assurément, cette caverne immense devait donner retraite à plus d'un renard, et les petits ossements accumulés à l'ouverture de plusieurs terriers ne prouvaient abondamment; mais loin de songer à poursuivre son gibier, Guillaume, qui une terreur superstitieuse envenimait de plus en plus, ne pensait qu'à battre en retraite, et lousou, qui la légèreté de son costume, grelottait dans cette cave humide, n'insistait pas pour prolonger une partie de chasse déjà prolongée en perpétuelle.
Sultan, seul s'acharnant contre la base d'un pilier, qui lui paraissait décidé à renverser; il fallut l'en arracher de force, et après un moment consacré à la toilette du turco et au comblement du trou primitif, les deux chasseurs, épuisant leur lanterne, regagnèrent furtivement la Chesna, et de là, par le sentier, la route de Saint-Privat à Brierly.

Leurs aventures n'étaient pas encore terminées. Ils avaient dépassé le village, en cheminant à l'ombre des

encore, attendu qu'elles ont dû attendre la saison tempérée, sinon la saison chaude, pour être transportées et exposées à l'air. Mais dès à présent les trésors végétaux qui y sont réunis en font un petit paradis pour les yeux et un inépuisable sujet d'étude pour la science. Les plantes des régions tropicales en particulier s'y épanouissent dans leur ri chesse luxuriante et dans leur variété infinie. Beaucoup proviennent des serres des grands horticulteurs des États-Unis ou l'Europe; beaucoup aussi des pays tropicaux. Les orchidées, les rhododendrons, y sont réunis en collections splendides, à côté des cactus, des palmiers, et d'une multitude de plantes singulières empruntant les formes des oiseaux et des insectes. Ces exotismes de la nature seraient dignes de former une classe spéciale, par leur forme du moins, entre le règne végétal et le règne animal. Plusieurs mêmes se rapprochent de ce dernier par leurs fonctions.
Il y a des plantes carnivores, dans le calice desquelles les mouches et les scarabées, attirés par l'odeur, viennent s'engouffrer et se décomposent pour alimenter le monstre botanique qui les a pris au piège. La plus singulière de ces plantes appartient à la collection de M. Jules Lachaux, de la Havane; elle a une large palette sanguinolente qui s'allonge comme une langue charnue prolongée en entonnoir, où les insectes imprudents qui s'y posent sont saisis par des fourmis dont ils deviennent la proie, pour aller ensuite fertiliser l'autre profond où ils sont absorbés. Mais le moment n'est pas venu de s'arrêter à toutes ces merveilles et d'énumérer les curiosités qui attirent le passant, — le figuier sacré des Indes, l'eucalyptus globulus, l'arbre à ramphor, l'arbre à chocolat, l'arbre à caoutchouc, le sagou, le prunier du Japon, et mille autres produits, des pays où la rosée est faite de rayons de soleil. Horticulture Hall sera pendant toute la durée de l'exposition le lieu favori des visiteurs, et surtout des visiteurs, et celui où l'on reviendra toujours pour se repaître des longues péripéties à travers les chefs-d'œuvre de l'industrie.

Centenaire de Saint-Hyacinthe.

L'idée qui a été émise de célébrer le centième anniversaire de la fondation de Saint-Hyacinthe est en voie de recevoir sa complète réalisation.

Sa Grandeur Mgr. Moreau ayant daigné se mettre à la tête du mouvement, convoit dimanche soir les citoyens de la ville et de la paroisse de Saint-Hyacinthe à une grande assemblée qui se tint dans la cathédrale.

Le but de cette réunion était de former un comité d'organisation.

Une foule considérable se pressait dans la cathédrale, et dans le chœur avaient été mis des sièges pour les membres du clergé.

Mgr. Moreau ouvrit la séance par quelques mots d'explication sur le but de l'assemblée et les motifs qui l'avaient engagée à demander aux paroissiens de s'organiser des maintenant pour célébrer avec la plus grande pompe le premier centenaire de Saint-Hyacinthe et même révéler, s'il était possible, un monument à la mémoire de messire Antoine Girard, fondateur du collège et pour bien dire de la ville.

dans l'intérieur et tous les vides ont été comblés.
— Vous en êtes bien sûr ?
— Comme vous des dispositions de nos paysans protestants. A propos, le midi de la France sera aussi pour nous probablement.
— Pourquoi cela ?
— Parce qu'il y a pas mal de protestants dans les Cévennes, vous savez.
— De ceux là, j'en suis moi-même certain. En général, les Méridionaux n'aiment pas les peuples du Nord, et puis vous n'ignorez pas qu'ils appartiennent à la religion de Calvin.
— Qui est le protestantisme aussi ?
— Certainement, mais pas le même. Luther et Calvin n'ont, malheureusement, jamais pu s'entendre, et si les protestants des Cévennes ont hérité des dispositions de leurs ancêtres, — Guillaume ne put en entendre plus long; mais, comme depuis longtemps il détestait le pasteur Fournard, qu'il soupçonnait de l'avoir dénoncé au garde forestier Brucher, et qu'il n'avait pas davantage quelqu'un, dont il croyait avoir reconnu la voix, il dit à lousou:
— Ne parle de rien, M. Frédéric nous gronderait; me le promets-tu ?
— Le turco mit un doigt sur sa bouche.
— Ça va bien, fit Guillaume; une autre fois, nous prendrons notre revanche.
Et ils rentrèrent, sans que personne se fût aperçu de leur absence.
Cinq minutes après, le turco ronflait sur la paille.
Quand à l'Alsacien, au lieu de regarder son lit, il s'était baillé au pied d'un gros noyer, en face de la maison.
Là, il passa plus d'une heure en sentinelle.
Il commençait à croire qu'il s'était trompé, quand il lui sembla apercevoir une ombre qui, se glissant le long du mur opposé, ouvrit la porte sans bruit et disparut aussitôt.
Le braconnier n'avait pu que l'entrevoir; il fit le tour de la maison et alla se poster en face des fenêtres de Wilfrid.

A. de LAMOTHE.
A continuer.

— Ne me nommez donc pas, en parlant, mon cher ami; un nom peut-être entendu et devenir compromettant, et rassurez-vous pour le reste. A propos, j'ai vu votre plan, c'est un chef-d'œuvre; seulement, j'aurais eu les carrières de Jaumont plus vastes. Vous savez qu'il y a eu une ancienne exploitation, vous ne l'indiquez pas.
— C'est inutile, il n'en reste d'autre trace que cette espèce de talus que vous connaissez, au bas du rocher; il paraît que les anciennes carrières n'ont jamais été exploitées qu'à ciel ouvert, puis la terre aura été rejetée

— C'est inutile, il n'en reste d'autre trace que cette espèce de talus que vous connaissez, au bas du rocher; il paraît que les anciennes carrières n'ont jamais été exploitées qu'à ciel ouvert, puis la terre aura été rejetée

— C'est inutile, il n'en reste d'autre trace que cette espèce de talus que vous connaissez, au bas du rocher; il paraît que les anciennes carrières n'ont jamais été exploitées qu'à ciel ouvert, puis la terre aura été rejetée

— C'est inutile, il n'en reste d'autre trace que cette espèce de talus que vous connaissez, au bas du rocher; il paraît que les anciennes carrières n'ont jamais été exploitées qu'à ciel ouvert, puis la terre aura été rejetée

